

Mémoire, langage et personne

par J. BILLARD

« ... Est-ce que l'on vous fait toujours réciter des leçons devant une pendule ?

— Une pendule ?... Vous voulez dire un compteur ?

— Oui, une sorte de taximètre.

— C'est à l'internat. Et à l'externat.

— Alors, on compte la quantité de souvenirs par unité de temps ?

— De souvenirs... exacts et congrus.

— Rien que mémoire ?... Et le jugement ? La faculté d'observation ?

— A ce stade des études, on n'en a pas besoin... »

Paul VALÉRY, dans *L'idée fixe*.

La mémoire se crée au sein de la perception même dans la capacité d'appréhension.

L'essentiel de la mémoire n'est pas dans l'exactitude de la répétition.

La mémoire, avant d'être enregistrement et conservation est d'abord mémoire de quelqu'un, non mémoire en troisième personne, mais mémoire en première personne.

La mémoire « valorise » électivement tels ou tels événements, telles ou telles idées, tels ou tels sentiments.

Les souvenirs s'organisent, se transforment, disparaissent en conformité avec certaines structures.

La mémoire demeure soumise à la loi d'intérêt. Nous enregistrons très bien et nous retenons avec une grande sûreté ce qui touche nos intérêts majeurs. Nous retenons ce qui touche notre sensibilité.

Nous retenons ce qui est fermement structuré : les formes et les figures parfaites, les groupes symétriques, les ensembles cohérents et réguliers.

Se souvenir, c'est retrouver des structures familières et comprendre c'est reconnaître ou discerner les structures constitutives d'une chose.

On ne peut apprendre et retenir que ce que l'on a compris.

La mémoire oscille constamment entre la capacité d'apprendre et la capacité de comprendre. Mais le champ de la mémoire s'étend au-delà et au-dessous de la vie mentale, dans les zones du désir et des tendances.

Tout être, enfant ou adulte, affirme un certain nombre de « valeurs » qui définissent sa « personnalité », sa « mémoire ».

Dans toute son ampleur, la mémoire est l'organe de la fidélité à soi-même.

La mémoire, en permettant à l'expérience de se décanter, réalise le passage d'une actualité de surface à une « actualité de profondeur » et le recul du temps permet de dégager une « authenticité » plus réelle.

Le problème n'est pas de rechercher si l'enfant se souvient, mais pourquoi il oublie.

Dans « Mélange » N.R.F. 1941 (p. 103/104), Paul Valéry écrivait :

« Rien de plus incertain, rien de plus difficile à prévoir que ce qui adviendra de la trace laissée en nous par un événement de la sensibilité. Parfois la plus cruelle atteinte, ou bien le point, l'accès le plus délicieux se perd, s'efface... Les circonstances, les vicissitudes ultérieures dissolvent à jamais la puissance de ces instants, qui fut suprême.

Nous retrouverons peut-être, par accident, le souvenir de la figure de ces états critiques ; mais non plus la morsure, la chaleur, l'espèce particulière de douceur ou de vigueur infinie qui leur donnèrent en leur temps une importance incomparable.

Notre passé se représente, mais il a perdu son énergie. Mais parfois, après bien des années, toute l'amertume ou tout le délice d'un jour aboli redevient. Le souvenir est d'une présence insupportable. Rien n'explique l'inégalité du destin de nos impressions ; et il semble qu'une sorte de hasard se joue de ce que nous fûmes, comme il fait de ce que nous serons. »

Morsure, chaleur, vigueur infinie... qualités propres à cette actualité du présent où s'élabore sans cesse le passé.

Mais le hasard, s'il dénonce les limites de notre ignorance, ne saurait rien expliquer.

En réalité, les souvenirs se « réincarnent » en conformité avec une certaine vérité de nous-même.

L'évocation développe une nécessité intime.

A travers le chiffre du souvenir nous nous retrouvons nous-même.

La mémoire la plus authentique est celle qui coïncide avec le noyau de notre être le plus intime.

Jamais la mémoire n'est une pure et simple inertie perpétuant ce qui s'est une fois produit. Elle est toujours réaffirmation de soi.

En ce sens, la structure de la mémoire coïncide avec la structure de la personne.

En ce sens, réhabiliter le rôle de la mémoire c'est réhabiliter le rôle de la personnalité.

Enrichir et former la mémoire, c'est enrichir et former la personnalité.

Le souvenir: nous adhérons à lui et il adhère à nous dans la mesure où nous apercevons en lui un moment de notre être authentique.

Tout souvenir (matière et forme) met en jeu la personne qui endosse le souvenir.

Eût-il l'aspect de la réaffirmation d'un montage verbo-moteur.

L'automatisme de la répétition pure et simple d'un texte serait privé de toute valeur s'il n'était mis au service de l'expression d'un sens intime et très riche.

Il faut le souligner fortement, le « par cœur » est une expression équivoque et ambiguë.

Dans la mesure où savoir par cœur se limite à pouvoir réciter en restant étranger ou extérieur à ce qu'on récite, il est certainement la forme la moins authentique et la moins durable du savoir. Il en est la forme la plus labile et la plus illusoire, car, précisément, le cœur n'y est pas, ni la tête. Psittacisme, verbiage, verbalisme et verbosité en sont les seuls résultats.

A ce « par cœur » déloyal et vain, il convient d'opposer un « par cœur » authentique.

Dans ce « par cœur » authentique, la répétition signifie la reprise subjective de l'élément objectif. A travers la répétition matérielle, c'est moi-même alors que je retrouve, un moment de ma vie qui se redonne à moi.

Alors, mais alors seulement, il m'est possible de reconnaître, sous les espèces d'un automatisme vide de substance, le symbole de mon être intime.

Alors, dans l'unité de la personne reconciliée avec soi-même, l'évocation répond à l'invocation. C'est dans l'affirmation de la vocation personnelle que la reviviscence du souvenir assure au rappel sa précision et son exactitude.

Se souvenir ou se rappeler, c'est toujours reconnaître et reconnaître, c'est toujours participer.

Ainsi la reconnaissance n'est pas restreinte au seul domaine de la mémoire. En fait, tout moment de la perception (représentation) suppose cette « participation » qui nous met personnellement en jeu.

Les données matérielles de l'expérience appellent toujours ce même coefficient d'intégration qui définit à la fois la personnalité et le souvenir.

Nous ne saurions nous composer un souvenir d'une expérience qui nous resterait étrangère et c'est toujours nous-même que nous reconnaissons dans le souvenir.

Paul Valéry écrivait dans « L'Idée fixe » :

« Quand on songe à la quantité probable d'éléments d'idées et d'éléments d'actes qui sont « en nous » (à l'état latent, c'est-à-dire inconcevables) et dont les combinaisons successives, le passage incessant à l'actuel nous constituent !

Parmi elles, il en est sans doute de plus fréquentes, de plus aisément renouvelables, qui nous accoutument à elles, nous font notre « personnalité » et nous la définissent, et nous y font croire, et nous la font concevoir comme une entité... isolable, et même indestructible, invariante, éternelle, indépendante au suprême degré.

Mais ces liens profonds, cette reconnaissance de « nous-mêmes » me semblent se résoudre en sensations organiques, en appétences et répugnances, dont on pourrait pour chacun de nous, former une table qui le caractériserait. »

C'est dire qu'on ne se souvient jamais que de soi, et que la mémoire est coextensive à la personne.

D'autre part, la reconnaissance est coextensive à l'action.

On peut en distinguer trois modes : 1° la reconnaissance sensori-motrice ; 2° la reconnaissance intellectuelle et sociale ; 3° la reconnaissance comme affirmation dernière de soi.

1° La reconnaissance sensori-motrice : elle est habitude plus que mémoire.

2° La reconnaissance intellectuelle et sociale : elle est faite d'habitudes d'esprit. Elle suppose l'avènement du langage et ne fait qu'un avec son acquisition.

Ces deux types de reconnaissance portent sur l'intégration de l'homme dans le monde. Ces schémas-moteurs ou intellectuels, il faut, d'eux à moi, la conscience d'une « appropriation ».

3° Mais changent les visages, les circonstances, changent même les langages, je me reconnais le même à travers le temps. Ce dernier mode de reconnaissance manifeste l'immédiateté dernière de moi à moi-même. Non pas reconnaissance de tels ou tels souvenirs, mais identification critique, authentification plus profonde, épreuve nouvelle de moi-même dans une identité que je prends à mon compte.

Ici, reconnaître c'est ratifier.

Ainsi, même les réflexes intellectuels ou sociaux, l'usage apparemment le plus objectif du savoir supposent toujours une participation de la première personne.

Reconnaître, c'est justifier, légitimer, valider comme vrai, c'est authentifier en fonction d'une réalité ou d'un ensemble de valeurs préalablement admis.

Toute atteinte à la mémoire indique une aliénation.

Apraxie, c'est aphasie. Troubles de la parole, de la praxis et de l'intégrité de la personne ne font qu'un.

La reviviscence des souvenirs exprime la finalité propre de la personne.

Reconnaissance, c'est « gratitude », c'est-à-dire : adhésion intime.

En ce sens, le passé, c'est ce qui ne passe pas, ce qui n'est jamais dépassé. Converti en nous-même, intégré à notre propre existence, il ne cesse de s'affirmer en nous comme un visage de notre être le plus authentique.

En ce sens, le « par cœur », c'est le Verbe fait Chair. Comme langage, immédiatement et incessamment disponible, il est l'horizon toujours réel de notre présent et comme l'incantation de la parole à venir.

Il ne saurait se confondre avec cette forme dégradée du « par cœur » où sous les espèces d'un rite réitératif s'embusque la trahison de l'accoutumance et se prépare le déclin de toute parole vivante.

L'essentiel de la mémoire ne réside pas dans son rôle de fixation, d'enregistrement et de conservation.

« L'essentiel de la mémoire, — comme le souligne M. G. Gusdorf, dans son livre « Mémoire et personne » — ne réside pas dans l'exactitude de la répétition. Celle-ci importe peu. Même dans sa perfection, elle évoque une vie dépersonnalisée, un automatisme de l'objectivité qui défigure le sens de la condition humaine. »

Et ce n'est pas un hasard si le mot de reconnaissance a pris aussi le sens de « gratitude », indication d'une plénitude affective supposant une adhésion intime.

Dans l'enseignement du français tout texte présenté aux enfants réclame cette « adhésion » de l'intelligence et du cœur.

« ... quoi que soit l'objet de l'explication, quoi que soit le texte, il faut que ce soit lui qui mène, lui, c'est-à-dire le mouvement d'un esprit qu'il nous faut seulement suivre et comprendre de notre mieux. Si nous l'avons assez sévèrement choisi, s'il est aussi beau qu'il devrait toujours l'être — car nous n'avons pas à nous occuper du médiocre — il est dans la classe la chose la plus précieuse, ce qu'il ne faut cesser de traiter avec respect. Il faut qu'il commande, qu'il fasse de cette heure une heure entre toutes les heures, qu'il devienne souvenir. C'est notre grande chance de professeurs de français de devoir par métier rencontrer chaque jour de notre vie quelque merveille, quelques unes de ces paroles humaines que le temps ne peut pas user. La grande affaire est de ne pas nous y habituer, de demeurer toujours aussi neuf devant elles, plein d'enthousiasme et d'humilité. »

Ainsi s'exprime Jean Guéhenno dans une étude consacrée à l'enseignement du français.

Ici le texte n'est plus cette matière inerte offerte à la fixation, à l'enregistrement et à la conservation d'une mémoire séparée de l'intelligence et du cœur.

« Ici, enseigner sa langue, ce n'est peut-être qu'enseigner à vivre. Les exercices de rédaction, les explications de texte, tout doit nous être occasion de retourner à la vie, à ses rumeurs, à ses contacts, à ses odeurs, à ses spectacles, à toutes les sensations, à tout ce qui est la matière de la joie et de la souffrance avant d'être la matière de la pensée et l'occasion de nos jugements, de nos choix, de nos décisions, de nos refus ou de nos actions, de nos rêves. »

Ici, ce sont les termes mêmes de Jean Guéhenno : « Tous, le maître et les élèves, sont entraînés par la grandeur et la force du sens, qui doivent devenir toujours plus éclatantes. »

Ici le texte se met à vivre d'une vie coexistensive à celle de la mémoire et de la personne.

Dans cette perspective, l'enseignement de la langue et l'enrichissement de la mémoire et de la personne ne font qu'un.

C'est dire que le langage (comme fonction) est la langue (sous les espèces d'un

vocabulaire et d'une grammaire) devenue parole humaine effective, chargée d'intentions particulières et de valeurs personnelles.

La langue est toujours une langue morte avant de devenir parole vivante animée par la totalité du psychisme humain.

De la langue morte et fossile du dictionnaire à la parole vivante il y a toute la distance qui sépare la troisième de la première personne, toute la distance qui sépare le non-sens du sens.

Car on ne saurait trop revenir sur cette remarque de Pierre Clarac :

« ...il faut, je crois, partir de ce fait que, pour les élèves, un texte scolaire, quand on le leur présente, est un texte mort. Et la raison d'être de l'explication, de tant de commentaires où l'on ne veut voir que vains bavardages, c'est d'amener les élèves qui se croient en face d'un texte mort, à découvrir que ce texte est l'expression de quelque chose de vivant.

A quel point les textes classiques pour les élèves sont morts, c'est ce qui ne cesse de m'étonner. J'entends expliquer partout « la Mort et le Bûcheron ». Et chaque fois, c'est la même chose. Vous vous rappelez : le Bûcheron, épuisé de fatigue, met sa tête dans ses mains. Pour la première fois de sa vie peut-être, il prend conscience de sa misère ; il se fait dans sa cervelle obscure un petit travail d'analyse. Il est malheureux : pourquoi est-il malheureux ? Il fait le compte pour lui-même des causes de son malheur.

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,

Le créancier et la corvée

Lui font d'un malheureux la peinture achevée...

« Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts... Mais enfin, mon enfant ce n'est pas naturel, peut-être, que cet homme mette au premier rang des causes de son malheur, avant même les soldats qui le pillent et les impôts qui l'écrasent, sa femme et ses enfants. Il n'y a aucune raison de penser que cette femme est une mauvaise femme et que ses enfants sont dénaturés. Il y a là tout de même quelque chose qui devrait vous arrêter. »

L'élève est stupéfait. Il est si loin de penser que, sous les mots de la fable qu'il anonne, il puisse y avoir quelque chose qui ressemble à la vie ! Si on ne l'arrête pas, il passera à côté de ce qui est l'essence même du texte. Il ne comprendra pas que le bûcheron ne peut pas nourrir les siens, que des bouches affamées l'attendent dans sa chaumière ; il ne verra pas l'abîme de détresse que le poète creuse devant nous en nous montrant que le pire malheur du pauvre homme lui vient de ce qui devrait être sa meilleure consolation. »

Qui ne saurait saisir à la lumière de cet exemple précis toutes les insuffisances du « par cœur » ? Qui oserait prétendre que, même dans la perfection de l'exactitude le « par cœur » puisse livrer « l'essence même d'un texte » ?

Ajoutons qu'il ne s'agit pas d'apprendre la lecture, la grammaire, l'orthographe, la rédaction et le calcul, mais qu'il s'agit pour l'enfant de faire « siennes » en en première personne — toutes les ressources de la conscience parlante.

Il s'agit d'augmenter, d'enrichir, d'approfondir le langage, de créer du langage, de valoriser et d'aimer le langage, à la faveur de toutes les activités où s'augmente la conscience de parler.

La conscience, à elle seule, est un acte vif et plein, un acte humain. Toute prise de conscience est un accroissement de conscience, une augmentation de lumière, un renforcement de la cohérence psychique.

La cohérence psychique, la cohérence de la personne et la cohérence du langage ne font qu'une seule cohérence.

La parole c'est le langage vivant. Vie et verbe ne font et ne doivent faire qu'un.

Il s'agit donc de traiter le langage comme chose vivante. Il s'agit par exemple

de « couvrir » les mots. Alors l'éclosion la plus inattendue et la plus rare sort du mot qui dormait dans sa signification, inerte comme un fossile de significations.

Un langage qui ne surgirait pas des profondeurs de l'être, des profondeurs de la psyché, des profondeurs de la conscience parlante, ne saurait être un langage vivant.

Nous le comprenons mieux au niveau de la simple distinction des genres, dans la profondeur de la conscience rêveuse, en suivant ce rêveur de mots qu'est Gaston Bachelard.

Entre la glace où l'homme regarde son visage et le miroir où la femme contemple sa beauté, entre l'huis rébarbatif et la porte accueillante, entre la montre fidèle et le chronomètre exact, entre le bois et la forêt, entre la nuée et le nuage, entre la saveur et le goût, entre l'odeur et le parfum, entre le herceau et la berce, entre le feu et la chaleur, entre les cheveux et la chevelure, entre le savoir et la science, le souvenir et la souvenance, entre le rêve et la rêverie... c'est en restituant aux mots leurs nuances premières qu'il sera possible de retrouver le besoin de mettre au féminin tout ce qu'il y a d'enveloppant et de doux par-delà les désignations trop abstraites et formelles du masculin et du féminin.

Retrouvée dans sa profondeur vivante, — c'est-à-dire : ressentie et vécue — la langue permet de comprendre que les mots des grandes choses, comme la nuit et le jour, comme le sommeil et la mort, comme le ciel et la terre, ne prennent leur sens qu'en se désignant comme des « couples ».

« Comment des mots qui ne sont pas de même genre pourraient-ils être synonymes ? » se demande G. Bachelard.

« La » mémoire et « le » par-cœur, n'en doutons pas, ne peuvent être synonymes.

Retrouvé dans toute sa richesse sémantique, le mot n'a de sens qu'en tant qu'il exprime vraiment un mouvement, une vibration du moi psychique sous un choc venu du dehors ou une impulsion venue du dedans.

Retrouvé dans toute sa richesse, il intéresse tous les niveaux de la structure personnelle.

On ne saurait donc dissocier l'exercice d'élocution, et son objet immédiat d'enrichissement des moyens d'expression, du mouvement réel de la pensée propre à l'enfant. Sa participation vraiment personnelle à l'expression n'est possible que motivée par des intérêts et des besoins. D'où la nécessité de recourir à une méthode qui banisse tout verbalisme, toute acquisition formelle, donc purement illusoire, tout exercice artificiel et extérieur à l'enfant.

Mais on brise le langage, quand on en fait un moyen ou un code pour la pensée, et l'on s'interdit de comprendre à quelle profondeur les mots vont en nous.

Car le vrai problème est de savoir « qui » parle, « qui » lit, « qui » écrit. Quelle passion, quel désespoir, quelle tendresse, quel étonnement, quelle violence, quelle rage, quelle insolence, quelle indignation, quelle superbe, quelle humiliation ruminée, quel feu, quelle ardeur, quelle flamme, quelle vie, quel secret de profondeur règlent l'attaque et la coupe des phrases ?

« Qui » ? — sinon cet intime noyau de la conscience parlante, de la mémoire parlante, de la personne parlante ? — de la « première personne » ?

Si l'on fait du langage un moyen ou un code de la pensée, on s'interdit de comprendre qu'il y ait un besoin, une passion de parler, une nécessité de se parler dès qu'on pense ; on s'interdit de comprendre que les mots aient pouvoir de susciter des pensées, qu'ils mettent sur nos lèvres des réponses dont nous ne nous savions pas capables, qu'ils nous apprennent notre propre pensée.

Comme l'a très bien vu Maurice Merleau-Ponty, les opérations expressives se passent entre parole pensante et pensée parlante, et non pas, comme on le dit légèrement, entre « pensée » et « langage ».

Pensée et parole s'escomptent l'une l'autre. La parole opérante fait penser et la pensée vive trouve magiquement ses mots. Mais le langage, dans sa perfection, est une perfection sans modèle.

Le sens, c'est le mouvement total de la parole ; c'est pourquoi notre pensée traîne dans le langage.

Le langage signifie, quand, au lieu de copier la pensée, il se laisse défaire et refaire par elle.

La parole vraiment expressive tâtonne autour d'une intention de signifier, qui ne se guide pas sur un texte, qui justement est en train de s'écrire.

Si nous voulons rendre pleine justice à la parole vraiment expressive, il nous faut évoquer quelques-unes de celles qui auraient pu être à sa place, et ont été rejetées. Sentir comme elles auraient autrement touché et ébranlé la chaîne du langage, à quel point cette parole-ci était vraiment la seule possible, si cette signification devait venir au monde.

Là est véritablement l'art d'écrire.

Ce mouvement de va-et-vient entre la parole pensante et la pensée parlante, cette agilité et cette souplesse, ce tact et cette promptitude, cette liberté maîtrisée, cette vigilance constante, ce sens de la rectification immédiate, jamais la routine du « par cœur » ne pourra y faire accéder.

Comme l'opération du corps, celle des mots me reste obscure. Les mots qui m'expriment sortent de moi comme mes gestes, ils me sont arrachés par ce que je veux dire, comme mes gestes par ce que je veux faire.

Il y a dans toute expression une « spontanéité » qui ne souffre pas de consignes.

Cette « spontanéité » du langage, elle est moi-même.

Comme notre corps ne nous guide parmi les choses qu'à la condition que nous cessions de l'analyser pour user de lui, le langage n'est expressif qu'à la condition que nous cessions de lui demander à chaque instant des justifications pour le suivre où il va, qu'à la condition que nous laissons les mots et tous les moyens d'expression du livre, s'envelopper à cette auréole de signification qu'ils doivent à leur arrangement singulier.

La puissance parlante n'est pas la somme des significations morphologiques, syntaxiques et lexicales.

Ces « connaissances » ne sont ni nécessaires, ni suffisantes pour acquérir une langue.

C'est la « signification » qui anime la parole, comme le monde anime mon corps.

Exprimer, pour le sujet parlant, c'est toujours prendre conscience.

Aucune conduite n'est, dans l'homme, le simple résultat de quelque mécanisme corporel, c'est dire qu'il n'y a pas, dans le comportement, un centre spirituel et une périphérie d'automatisme. Tous nos gestes participent à leur manière à cette unique activité d'explicitation et de signification qui est nous-mêmes.

Selon la remarque de Maurice Merleau-Ponty, « il n'y a désormais pas d'autre manière de comprendre le langage que de s'installer en lui et de l'exercer ».

Selon celle d'André Malraux, « Apprendre à écrire, c'est apprendre à parler avec sa propre Voix ».

Si les considérations qui précèdent sont justifiées, il paraît difficile d'attendre d'une pédagogie qui tendrait à identifier le « par cœur » et « la » mémoire, un secours appréciable pour résoudre les problèmes posés par la « crise du français ».

Dans l'acquisition du langage, la seule discipline où le « par cœur » puisse se justifier est précisément celle que la circulaire du 19 octobre 1960 ne mentionne pas : la récitation.

Paradoxe ou omission, mais omission d'autant plus paradoxale qu'il importe de distinguer — fondamentalement — la prose et la poésie.

Rappelons sur ce point les distinctions valéryennes :

« ... la perfection d'un discours dont l'unique objet est la compréhension consiste évidemment dans la facilité avec laquelle la parole qui le constitue se transforme en tout autre chose, et le « langage », d'abord en « non-langage » ; et ensuite, si nous le voulons, en une forme de langage différente de la forme primitive.

En d'autres termes, dans les emplois pratiques ou abstraits du langage, la forme, c'est-à-dire le physique, le sensible, et l'acte même du discours ne se conserve pas ; elle ne survit pas à la compréhension ; elle se dissout par la clarté ; elle a agi ; elle a fait son office ; elle fait comprendre ; elle a vécu.

« ... le langage qui vient de me servir à exprimer mon dessein, mon désir, mon commandement, mon opinion, ce langage qui a rempli son office, s'évanouit à peine arrivé. Je l'ai émis pour qu'il périsse, pour qu'il se transforme radicalement en autre chose dans votre esprit ; et je connaîtrai que je fus « compris » à ce fait remarquable que mon discours n'existe plus : il est remplacé entièrement par son « sens » — c'est-à-dire par des images, des impulsions, des réactions ou des actes qui vous appartiennent : en somme, par une modification intérieure de vous.

« Il en résulte que la perfection de cette espèce de langage, dont l'unique destination est d'être compris, consiste évidemment dans la facilité avec laquelle il se transforme en toute autre chose.

« Au contraire, le poème ne meurt pas pour avoir vécu : il est fait expressément pour renaître de ses cendres et redevenir indéfiniment ce qu'il vient d'être. La poésie se reconnaît à cette propriété qu'elle tend à se faire reproduire dans sa forme : elle nous excite à la reconstituer identiquement. C'est là une propriété admirable et caractéristique entre toutes. » — Paul Valéry.

Admettre ces distinctions valéryennes, c'est reconnaître que le « par cœur » n'apporte aucun secours à la « compréhension », ni à la « vérification » de la compréhension ; c'est reconnaître qu'il est en soi une dénaturation du langage et le plus infallible moyen de faire d'une prose vivante un texte mort ; c'est reconnaître qu'il consacre le divorce entre la parole pensante et la pensée parlante.

En fait, incapable d'accueillir et de restituer la parole d'autrui dans sa plénitude significative et affective, incapable de la ressaisir selon le meilleur de son sens, le « par cœur » demeure également impuissant à traduire la richesse de la profondeur intime de la personne.

Subtilement tyrannique et toujours superficiel, il constitue l'un des plus redoutables obstacles au développement de l'unité et de la cohérence de l'être, considéré sous le triple et indissociable aspect de la mémoire, du langage et de la personne.

Enfin, dans la mesure où le langage implique un constant souci de probité dans la présence au monde et à soi-même, l'emploi du « par cœur », en réduisant la fidélité à n'être plus que conformisme stérile et subordination dérisoire à une lettre privée de toute substance, s'oppose à cette forme supérieure de fidélité novatrice et créatrice qui, en se référant constamment à l'authenticité de la valeur, peut seule définir la dignité de l'être intime.

Dans la mesure où le langage, — qu'il soit serment ou témoignage — a pour rôle de traduire, sans les trahir, toutes les nuances du développement et des métamorphoses de l'être, l'emploi du « par cœur » s'oppose à cette rigueur, à cette loyauté et à cette transparence de la conscience qui peuvent seules définir l'Honneur du langage et l'Honneur des Hommes.

Jacques BILLARD,
Inspecteur de l'Enseignement primaire,
Mostaganem.